

de toute éternité. Mêmes principes, mêmes aspirations, mêmes scrupules, même abnégation. Jusque dans leurs dissidents accidentels, on sentait un grand et inaltérable fond de sympathie. Ils ont par la suite suivi des routes quelque peu différentes, mais aucun d'eux n'a forligné, n'a mis en oubli les méthodes limpides et précises d'économie politique étudiée autrefois.

Il est bien certain qu'en partant pour Ottawa, Chapleau n'avait pas en plus grande estime M. Tarte, mais il allait en avoir besoin dans ses luttes là-bas. La guerre à McGreevy, c'était la guerre à Langevin, et pour que cela se fit, il fallait M. Tarte. L'entente entre ce dernier et le nouveau secrétaire d'Etat ne fait aucun doute. Et une fois de plus on a vu alors des hommes se préférer à leur parti.

M. Tarte entreprenait une tâche qui répugnait à tout l'entourage de Chapleau, mais lui la considérait déjà comme l'œuvre de sa vie. Pensait-il que cette nouvelle aventure le pousserait dans le camp libéral? Pas à cette époque-là, pensons-nous. Faire d'abord une aubaine, puis servir Chapleau qui deviendrait chef à Ottawa c'était tout. La preuve abonde. Avant de demander une enquête sur McGreevy, il l'en menaçait pendant un an. "Je vais parler," écrivait-il tous les matins. "Je vais parler," allait-il dire à Sir John. Comme il eut été bien aise qu'on l'empêchât de parler. C'eût été assez facile, mais le parti conservateur devenu blasé et mûr pour la chute, divisé au dedans et au dehors, semblait attendre comme une distraction, comme un stimulant, les révélations de l'"homme nerveux."

En parlant, M. Tarte perdit le bénéfice immédiat devant résulter de sa longue et laborieuse intrigue, et ne gagna rien à

Chapleau qui, de ce jour, n'eut qu'embaras et humiliations.

Et la dernière est la lettre écrite de Spencer Wood en ces temps derniers, lettre que M. Tarte n'a pas encore expliquée et qui contenait le germe d'une autre trahison.

Nous ne craignons pas d'écrire ici qu'en frappant presque simultanément Chapleau et McCarthy, la mort a détruit une combinaison que machinait M. Tarte pour un avenir rapproché.

* * *

Tarte et Mercier, un autre chapitre qui sera court, mais qui exige un tome.

Le journaliste pensa tout d'abord que le gouvernement n'était pas viable et le combattit dès le premier jour. Il lui refusa obstinément le *fair play* dû à tout débutant. Nous nous rappelons fort bien les apostrophes que lançait, en pleine législature, le premier ministre à M. Tarte, assis à la galerie des journalistes. Les naïfs voyaient entre ces deux hommes une haine que la mort, et encore, peut seule éteindre. Les experts en tartisme s'amusaient propre, et ils avaient raison. Plus la majorité ministérielle s'arrondissait, moins sévère devenait notre homme et bientôt, grâce à cette double gradation opposée, M. Tarte se trouva, un beau matin, broutant dans le pré fleuri des lettres de crédit. Il n'entre pas dans notre cadre de raconter par le détail tous ces agiotages vrais ou non. A leur sujet, comme pour les jobs qu'on a imputés à Tarte avant l'ère Mercier, voici notre opinion: Que l'on ait exagéré, c'est très probable et ç'a été même fort naturel, étant donné l'homme et ses mauvais compagnons; quant aux transactions inavouables qu